
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00859158 8

ANDRÉ THEURIET

---

# JEAN-MARIE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 11 octobre 1871

---

HUITIÈME ÉDITION




PRIX : UN FRANC

---

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

# JEAN-MARIE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 11 octobre 1871.

# DU MÊME AUTEUR

Edition elzévirienne

Poésies (1866-1872). *Le Chemin des Bois. — Le Bleu et le Noir.* 1 vol. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.
Nouvelles. *Bigarreau. — Claude Blouet. — L'Abbé Daniel,* etc. 1 vol. . . . . . . . . . . . . . . 6 »
Sauvageonne. 1 vol. . . . . . . . . . . . . . . . 6 »
Madame Heurteloup. 1 vol. . . . . . . . . . . . 6 »

---

Édition in-18

## POÉSIE

Le Chemin des Bois, deuxième édition. 1 vol. *(épuisé)* . . 3 »
Le Bleu et le Noir. 1 vol. *(épuisé)* . . . . . . . . . 3 »
Le Livre de la Payse. 1 vol. *(épuisé)* . . . . . . . . 3 »

## PROSE

Nouvelles intimes. 1 vol. *(épuisé)* . . . . . . . . . 3 50
Péché mortel, vingtième édition. 1 vol. . . . . . . . . 3 50
Bigarreau, huitième édition. 1 vol. . . . . . . . . . 3 50
Les Œillets de Kerlaz, huitième édition. 1 vol. . . . 3 50
Amour d'Automne, vingt-quatrième édition. 1 vol. . . . 3 50
Deux Sœurs, vingt-sixième édition. 1 vol. . . . . . . 3 50
L'Oncle Scipion, dix-neuvième édition. 1 vol.. . . . . 3 50
Charme dangereux, 1 vol.. . . . . . . . . . . . . . 3 50
Contes pour les Jeunes et les Vieux, 1 v. in-8° *illustré*, broch. 9 »
— — — — relié. 12 »
Contes pour les Soirs d'hiver, 1 v. in-8° *illustré*, broch. 9 »
— — — — relié. 12 »

## THÉATRE

Jean-Marie. Drame en un acte en vers, cinquième édition, 1 vol. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 »

---

ANDRÉ THEURIET

# JEAN-MARIE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS




PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31




A

*MA MÈRE.*

A. TH.

## DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| *Jean-Marie* . . . . . . . | MM. | Porel. |
| *Joël* . . . . . . . . . . . | | Talien. |
| *Thérèse*, sa femme . . . | Mlle | Sarah Bernhardt. |

En Bretagne, côte du Finistère.

I hadna been his wife a week but only four,
When, mournfu' I sat on the stane at my door,
I saw my Jamie's ghaist — for I couldna think it he —
Till he said " I'm come hame, my love, to marry thee "

— AULD ROBIN GRAY. —

*(Vieille chanson écossaise)*



# JEAN-MARIE

Intérieur d'une ferme bretonne. — A droite, au premier plan, une cheminée haute et profonde ; près de la cheminée, un vieux fauteuil; — au second plan, porte communiquant avec une pièce voisine. — A gauche, une vieille crédence, et, en avant, une table, un fauteuil de cuir et des escabeaux. — Au fond, à droite, une fenêtre donnant sur la falaise ; au milieu, une porte cintrée, laissant voir au loin la lande et la mer. Au lever du rideau, Thérèse est debout près de la fenêtre ouverte et file au fuseau ; — tout en filant elle chante à mi-voix.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*THÉRÈSE.*

Le brick n'eut pas sitôt sombré
Avec ses grands mâts et ses voiles,

Que tout le ciel fut éclairé ;
A la lueur de mille étoiles
On vit sainte Azénor volant
Sur mer, ainsi qu'un goëland...

Elle s'interrompt et jette un regard sur la campagne.

*Comme on entend ce soir la plainte des mouettes!*
*Sur la grève, là-bas, leurs bandes inquiètes*
*Mêlent des cris aigus aux rumeurs de la mer...*
*Je ne puis jamais voir leurs tourbillons dans l'air*
*Passer, sans qu'aussitôt cette ballade ancienne*
*Avec son lent refrain sur mes lèvres ne vienne.*

Elle s'assied.

La sainte prit dans l'algue verte
Le capitaine à demi mort,
Et sur son aile large ouverte
Le conduisit droit jusqu'au port:
« Réveille-toi, beau capitaine,
Voici ta ville et ton domaine... »

S'interrompant de nouveau.

*Il n'a jamais revu le port ni sa maison,*
*Celui qui me chantait cette vieille chanson!*
*Dans les Pardons, autour des Saintes et des Vierges,*
*J'ai vainement pour lui fait allumer des cierges;*
*Mais les Saints à présent restent sourds à nos cris,*
*Et la mer ne rend plus les marins qu'elle a pris...*

Elle laisse tomber son fuseau, et reste pensive.

## SCÈNE DEUXIÈME.

*THÉRÈSE, JOEL.*

Joël entre par le fond et dépose un paquet sur un escabeau.

JOËL.

*Bonjour, femme!*

THÉRÈSE, surprise.

*Joël!..*

Elle essuie rapidement une larme et se lève.

JOËL.

*Tu ne m'attendais guères*
*Avant la nuit, et j'ai bien mené nos affaires!*
*Comme, le mois dernier, tu m'avais reproché*
*De m'attarder avec les buveurs du marché,*
*Sitôt mes blés vendus j'ai rempli ma sacoche;*
*En dépit des écus qui tintaient dans ma poche,*
*J'ai sellé la jument et j'ai tourné le dos*

*A l'auberge où le cidre écumait à pleins pots...*
*Voilà ce qui s'appelle agir en homme brave!*

THÉRÈSE, souriant

*Oui certes! mais aussi le vin de votre cave*
*Ne vous en paraîtra que meilleur, et voici*
*De quoi faire oublier l'auberge...*

Elle va chercher dans la crédence une bouteille et un verre, et les pose sur la table, devant Joël.

JOËL, assis et s'essuyant le front.

*Bien! merci,*
*Thérèse...*

Il boit.

*Ce vieux vin vous rend l'âme joyeuse!*

Regardant Thérèse, qui a repris sa quenouille.

*Femme!.. Écoute, de vrai, tu n'es pas curieuse!*
*Quoi! Je viens de la ville, un jour de marché-franc,*
*Et tu demeures là, d'un air indifférent,*
*Sans même t'informer si la foire était belle,*
*Ni si j'ai rapporté quelque emplette nouvelle?*

Thérèse.

Elle secoue la tête comme pour chasser une idée fixe

*Pardon!*

Joël.

*Toujours distraite et toujours l'œil perdu*
*Dans un rêve ou dans un nuage!... A quoi peux-tu*
*Penser?*

Thérèse, revenant vers Joël, après avoir porté la bouteille et le verre sur le bahut.

*Eh bien, Joël, me voilà tout oreille;*
*Avez-vous bien vendu vos froments?*

Joël.

*A merveille!*
*Jamais au mois de juin la vieille halle aux blés*
*N'avait vu sous son toit tant de gens rassemblés.*
*Le bétail et la foule à tout moment accrue*
*Ainsi qu'un flot houleux débordaient dans la rue.*
*Les cuisines flambaient, les vitres des maisons*
*Laissaient voir l'âtre clair où, devant les tisons,*
*Les crêpes de blé noir bouillonnaient dans la poële.*
*Les marchands foisonnaient, et les pièces de toile*
*Et les bijoux luisants attiraient le regard.*

Il va chercher le paquet sur le meuble où il l'a déposé en entrant.

*Sur le gain du marché j'ai prélevé ta part,*
*Comme de juste, et j'ai choisi ces bagatelles.*

Il ouvre le paquet et montre des étoffes de soie aux couleurs éclatantes.

*Je ne m'y connais pas... Dis-moi, te plaisent-elles?*
*Les gens qui les vendaient m'ont donné pour certain*
*Qu'elles venaient, comme eux, d'un pays très lointain,*
*Des îles du Japon, je crois, ou de la Chine...*
*Et d'arriver de loin, certe, ils avaient la mine,*
*Ces pauvres matelots maigres et demi-nus!*

Thérèse, tressaillant.

*Des matelots!..*

A part.

*Ceux-là, du moins, sont revenus!..*

Joël, d'un air désappointé.

*Eh bien! tu restes là toute silencieuse?*
*Moi qui croyais... Allons! j'ai la main malheureuse!*
*C'est donc laid?*

Thérèse.

*C'est trop beau!... Vous êtes bon, Joël,*
*Trop bon pour moi!*

Joël, se levant.

*Trop beau?... Trop bon?.. Eh! juste ciel,*
*Pour ne plus voir ton front pâle et mélancolique,*
*Je voudrais te parer ainsi qu'une relique!*

*Mais je me creuse en vain le cerveau jusqu'au fond,*
*Tu gardes ta pâleur et ton ennui profond...*
*Tiens, tes yeux sont tout gros de larmes, et ta joue*
*En conserve la trace encore humide... avoue*
*Que tu pleurais tantôt, lorsque je suis entré...*
*Ah! tes pleurs, que de fois ils m'ont désespéré!*
*J'en accusais la mort récente de ta mère,*
*Je me disais : le temps les séchera... Chimère!*
*Le deuil des autres cède au temps, mais ton chagrin*
*Pousse en dépit de tout, pareil au mauvais grain!*

Thérèse.

*Je ne veux plus penser aux choses qui me troublent;*
*Je ris... Voyez!*

Elle essaye de sourire et fond en larmes.

Joël, avec amertume.

*Je vois que tes larmes redoublent!...*
*Qu'as-tu?.. Parle! Pour être heureuse à ta façon,*
*Que veux-tu?.. De plus beaux meubles dans ta maison?...*
*Plus de vaches au pré?...Plus de linge en ton coffre?...*
*Dis-moi ce qui te fait envie, et je te l'offre...*

Thérèse.

*Ah! par tous vos bienfaits mes remords sont doublés!*
*Plus je me sens coupable et plus vous me comblez,*
*Joël!*

Joël, stupéfait.

*Toi, des remords?... Toi, coupable, Thérèse?...*

Thérèse.

*Hélas! j'ai sur le cœur un secret qui me pèse,*
*Et bien souvent déjà je me suis reproché,*
*Comme un péché mortel, de vous l'avoir caché...*

Joël.

*Qu'est-ce à dire?... Un secret entre nous?... S'il me touche,*
*Quel étrange motif a pu fermer ta bouche?*

Thérèse.

*Sitôt ma main promise et dès le premier jour,*
*O Joël, je voulus vous parler sans détour;*
*Mais ma mère en tremblant m'imposa le silence.*
*J'obéis... J'avais tort, et sur ma conscience*
*Je ne garderai pas ce fardeau plus longtemps.*
*Jadis, sur le chemin qui mène aux Trois-Etangs...*
*Un jeune homme habitait dans une pêcherie;*
*Son bourg était Ker-laz, et son nom Jean-Marie.*
*Mes parents l'accueillaient, nous grandissions près d'eux,*
*Ayant même plaisir, même peine, et tous deux*
*D'une pure amitié nous sentant l'âme prise,*

*Plus tard nous nous étions fiancés dans l'église.*
*Or Jean-Marie était fort pauvre, moi sans dot,*
*Et dès qu'il eut vingt ans il devint matelot.*
*Il voulait, disait-il, pour nous faire mieux vivre,*
*Changer en louis d'or ses lourds deniers de cuivre,*
*Et, sur un bâtiment nommé le Roi-Gralon,*
*Un jour il s'embarqua pour les mers du Japon.*
*C'était loin, mais l'amour est fort, et la distance*
*Quand je pensais à lui me semblait moins immense.*
*Un an passa, puis deux... J'attendais... quand voilà*
*Qu'à travers l'Océan une rumeur vola :*
*Au milieu des rochers d'une côte sauvage*
*Le navire s'était perdu ; sur le rivage*
*La tempête n'avait rejeté que des corps*
*Inanimés, sans forme et sans nom... Depuis lors*
*Je n'ai plus entendu parler de Jean-Marie...*
*Tout est fini!*

Joël, brusquement.

*Qui sait? Le hasard rapatrie*
*Parfois des matelots dont on pleurait la mort.*

Thérèse.

*A ! j'ai tout entrepris pour connaître son sort..*
*J'ai prié, j'ai fait faire enquête sur enquête ;*
*Le ciel est resté sourd et la terre muette...*
*Jusqu'au bord du cercueil je l'aurais attendu,*

*Si je n'avais compris qu'il était bien perdu...*
*Pour toujours!...*

Elle s'arrête un moment; — Joël écoute d'un air consterné; — puis elle reprend comme si elle se parlait à elle-même.

*Et pourtant, malgré moi, ma pensée*
*Demeure à sa mémoire obstinément fixée!*
*Je m'en défends en vain... Il me semble, l'hiver,*
*Quand le vent se lamente et soulève la mer,*
*Que sa voix regrettée au bruit des flots se mêle;*
*Et le soir, lorsque, ouvrant leur voile comme une aile,*
*Les barques des pêcheurs descendent vers le port,*
*Quelque chose en mon cœur dit : — S'il n'était pas mort!...*

Joël s'assied, très abattu.

*Pardonnez-moi... C'est mal!*

JOËL

*Mal?... non! — Mais ta franchise*
*M'a fait brusquement voir ma stupide méprise...*
*Je comprends maintenant tes pleurs silencieux,*
*Je comprends tout!... Et moi, qui croyais de tes yeux*
*Les effacer, hélas! avec des babioles!...*

Il prend les étoffes sur la table et les replie machinalement.

*Parfois, à la veillée, en comptant mes pistoles,*
*Je me disais, bercé par le son clair de l'or:*
*« Allons, voici de quoi mettre au logis encor*

*Un fin miroir ou bien quelque armoire de chêne,*
*Et quand de meubles neufs la maison sera pleine,*
*Thérèse secouera l'ennui qui rembrunit*
*Son visage, et l'oiseau chantera dans son nid... »*
*Je me sentais alors le cœur plein d'espérance,*
*Maintenant je comprends les choses... Ta souffrance*
*Est de celles que l'or ne sait jamais guérir,*
*Et je ne puis lutter avec ton souvenir!*

Il jette les étoffes à terre et se lève.

*Ah! maudits cheveux blancs!...Si j'avais la jeunesse*
*Seulement; si la sève et le soleil qu'on laisse*
*En arrière, on pouvait les retrouver un jour!*
*J'essaierais de chasser ce fantôme d'amour*
*Et de prendre en ton cœur sa place encore tiède...*
*Mais à l'âge que j'ai, le mal est sans remède;*
*Je suis laid, je suis triste et vieux!... O mes vingt ans!*

Thérèse.

*O cher homme, ô Joël!... Je vous ai fait longtemps*
*Souffrir de ma douleur offensante et cruelle,*
*Désormais je veux être une épouse fidèle*
*Et bonne... En ma faveur vous aviez consenti*
*A vivre sous ce toit par mon père bâti;*
*Eh bien, partons. — Ici le passé règne en maître;*
*Le chant des coqs, les bruits de l'âtre, la fenêtre*
*En fleur, tout me redit les choses d'autrefois,*
*Et la mer me les crie avec sa grande voix...*

*Partons, emmenez-moi dans vos propres domaines,*
*Derrière les Monts-Noirs et leurs forêts de chênes...*
*Là, je ne verrai plus ni le port ni la mer.*

Joël.

*Quoi! tes prés, ta maison, ce pays qui t'est cher,*
*Tu pourrais renoncer à tout?...*

Thérèse.

*Je vous en prie!*

Joël.

*Mais c'est presque un exil, et l'on ne s'expatrie*
*Jamais sans emporter des regrets avec soi.*

Thérèse.

*Vous avez bien quitté votre pays pour moi*

Joël.

*Oui, mais parfois encor je me sens tout morose,*
*Quand je pense à la lande où ma maison repose.*

Thérèse.

*Allons la retrouver!*

JOËL.

*Merci, femme! merci!...*
*Laisse-moi cependant songer à tout ceci.*
*Ces choses veulent être à loisir décidées,*
*Et les émotions m'ont brouillé les idées...*

Il passe sa main sur son front.

*Ma vieille tête est faible, et je veux, au grand air,*
*Ruminer tes projets afin d'y voir plus clair...*
*Je vais jusqu'au pâtis et rentrerai pour l'heure*
*Du souper. — A ce soir!*

Il serre la main de Thérèse et sort par la droite.

---

## SCÈNE TROISIÈME.

*THÉRÈSE.*

Tandis que Joël s'éloigne, elle revient près de la fenêtre et garnit sa quenouille.

THÉRÈSE.

*Oui, je serai meilleure...*
*Je veux chasser ainsi qu'un hôte déloyal*

*Ce chagrin que nourrit en moi l'Esprit du mal,*
*Et je veux t'oublier, ô pauvre Jean-Marie!...*
*Comme il fait lourd!...*

Elle ouvre les deux battants de la fenêtre.

*La mer dort et la mouette crie...*
*On dirait qu'un orage est dans l'air...*

Elle va s'asseoir à droite et se remet à filer.

*Oui, Joël*
*Est si bon!... Ce serait pécher contre le ciel*
*Que lui donner ma main et lui fermer mon âme.*
*Je veux à l'avenir être vraiment sa femme.*
*Quand nous vivrons là-bas, loin de la mer, je veux*
*Que son seuil soit riant, que ses jours soient heureux.*
*J'entourerai d'amis sa vieillesse sereine;*
*Moi-même auprès de lui, tout en filant ma laine,*
*J'essaierai de sourire et de chanter.*

Elle soupire.

*Hélas!*
*Je ne sais que des airs tristes comme des glas...*

Un silence. — Puis elle chante à mi-voix :

La sainte prit dans l'algue verte
Le capitaine à demi mort,
Et sur son aile large ouverte
Le conduisit droit jusqu'au port :
« Réveille-toi, beau capitaine,
Voici ta ville et ton domaine! »

Sitôt qu'il fut dans son château,
Trois fois sur la porte fermée
Sa main fit sonner le marteau :
« Sèche tes yeux, ma bien-aimée,
Celui que tu croyais perdu,
Sainte Azénor te l'a rendu... »

Elle s'interrompt.

*Ah! toujours, malgré moi, vers lui va ma pensée!*

Elle reste immobile et absorbée.

## SCÈNE QUATRIÈME.

*THÉRÈSE, JEAN-MARIE.*

Jean-Marie apparaît dans le fond, puis s'arrête sur le seuil pour contempler Thérèse. — Tout à coup la jeune femme se retourne et léve en poussant un cri.

Thérèse.

*Ah!*

Jean-Marie.

*C'est moi, ma Thérèse!... O chère fiancée,*
*C'est bien moi!*

Thérèse, tremblante.

*Jean-Marie !*

Jean-Marie, s'élançant vers elle.

*Enfin, je te revois !*
*Mes mains peuvent serrer tes mains ! J'entends ta voix !...*
*J'ai voulu te surprendre ici, sans rien t'écrire.*
*Aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté le navire,*
*Et comme un étranger passant dans le faubourg,*
*J'ai pris à travers champs le chemin le plus court.*
*Quel beau temps ! Le ciel bleu riait parmi les feuilles,*
*Et les buissons étaient fleuris de chèvrefeuilles...*
*A l'aspect des ajoncs tout baignés de soleil,*
*Dans mon cœur il s'est fait comme un joyeux réveil,*
*Et quand j'ai reconnu derrière la ramée*
*Ton vieux toit d'où sortait un filet de fumée,*
*Quand j'ai franchi d'un bond la clôture de houx,*
*Tout à coup j'ai senti fléchir mes deux genoux*
*Et j'ai failli tomber de bonheur !*

Il s'interrompt et regarde Thérèse.

*Mais, toi-même,*
*Thérèse, te voilà saisie et toute blême ;*
*Ton regard fuit le mien, ta main tremble... As-tu peur ?*

Thérèse, d'une voix faible.

*Dans le premier moment, comme un reflet trompeur,*

*J'ai cru voir sur le seuil passer ton âme en peine,*
*Et mon corps a frémi d'une angoisse soudaine...*
*Nous t'avions chaque soir si longtemps attendu*
*Et si longtemps pleuré!*

Jean-Marie.

*Je me suis cru perdu*
*Moi-même, et mon histoire est presque une merveille...*
*Nous venions de la Chine, et sur la mer Vermeille*
*Le* Roi-Gralon *cinglait vers le pays de l'or;*
*Nos yeux ne distinguaient point le rivage encor,*
*Mais la brise apportait parfois des sons de cloche,*
*Et chacun se disait que la terre était proche.*
*La nuit survint, mauvaise et sinistre; au matin,*
*Trompés par le brouillard et le vent incertain,*
*Nous touchions un bas-fond, et la mer, pièce à pièce,*
*Brisait sur les rochers le navire en détresse,*
*J'avais pu me sauver avec trois matelots,*
*Et notre barque, un jour tout entier, sur les flots*
*Tournoya, par la vague à chaque instant couverte.*
*Puis le vent nous jeta dans une île déserte*
*Où nous avons, durant des mois, souffert la faim,*
*Les ardeurs du soleil, l'horreur des nuits... Enfin,*
*Un soir, à l'horizon nous vîmes une voile*
*Se lever sur la mer comme une blanche étoile...*
*C'était la vie! Oh! Dieu, comme mon cœur bondit*
*Lorsqu'à notre signal le vaisseau répondit!...*

*Il nous reçut à bord et reprit son voyage,*
*Et moi-même, enrôlé parmi son équipage,*
*Je suivis sa fortune à travers l'Orient,*
*Car je ne voulais pas ainsi qu'un mendiant*
*Revenir au pays... Je disais : — C'est pour elle!...*
*Et poursuivais partout la richesse rebelle,*
*Mais me sentant plus las et moins pauvre, un beau jour*
*Je partis le cœur plein de courage et d'amour,*
*Et me voici... Pendant ma course aventureuse,*
*Ta vie a-t-elle été plus calme et plus heureuse?...*
*Le domaine, du moins, semble avoir prospéré;*
*Dans les fleurs du courtil et les herbes du pré*
*On sent la bonne odeur du bien-être s'épandre...*

Il sourit.

*Ton père ne va plus vouloir de moi pour gendre.*

Thérèse.

*Mon père est mort.*

Jean-Marie, se découvrant.

*Sitôt!.. Lui si fort et si vert!*
*Et ta mère, la vieille Annaïc?*

Thérèse.

*L'autre hiver,*

*Son cercueil a passé le seuil de notre porte,*
*Et l'herbe sur sa fosse est déjà haute...*

JEAN-MARIE.

*Morte!*
*Tous deux morts!... Et j'étais si loin!... Dans ton logis,*
*Seule, tu languissais les yeux de pleurs rougis,*
*Sans soutien, sans amis, sans rien!... Et la distance*
*Mettait entre nous deux la nuit et le silence...*
*Va, je ne repars plus, je ne te quitte pas,*
*O ma Thérèse, ô mon amour! Viens dans mes bras!*

THÉRÈSE, reculant effrayée.

*Non, non!.. Il faut nous dire adieu!*

JEAN-MARIE, d'un air incrédule.

*C'est une épreuve,*
*N'est-ce pas?... Tu te tais!...*

Il lui saisit la main et la regarde attentivement.

*Cette alliance neuve*
*N'est pas la mienne!*

THÉRÈSE.

*Hélas! Voilà, vienne Noël,*
*Deux ans que j'ai donné ma main au vieux Joël.*

Jean-Marie, atterré et s'appuyant sur la table.

*Mariée!... O mon Dieu!*

Thérèse, d'une voix suppliante.

*Pardonne-moi!*

Jean-Marie.

*La femme*

*Du vieux Joël!*

Thérèse.

*Écoute!*

Jean-Marie, se levant brusquement.

*Ah! sous le ciel en flamme*
*Des tropiques, souvent quand nous causions le soir,*
*Entre marins, de ceux que nous allions revoir,*
*Je parlais de la ferme à la toiture grise*
*Où m'attendait, fidèle et chaste, ma promise,*
*Ma Thérèse aux yeux bleus comme les lins en fleur...*
*Eux riaient, et, raillant ma naïve candeur,*
*Ils disaient que la femme est changeante et frivole*
*Comme le flot qui roule et l'oiseau qui s'envole...*
*Je répondais, prenant tout le ciel à témoin :*
*« Non, Thérèse m'attend et ne me trahit point! »*

*Et pour me rassurer, dans la nuit, par centaines*
*Les astres m'envoyaient leurs lumières sereines...*
*Toi, pendant ce temps-là, le cœur déjà lassé,*
*Tu songeais qu'un mari vaut mieux qu'un fiancé*
*Pauvre et traînant sur mer une vie incertaine...*
*Aller seule aux Pardons en robe de futaine,*
*C'est triste, on en rougit, on prend un vieil époux*
*Et l'on sort à son bras, luisante de bijoux!*
*Oh! quand le vent du sud là-bas gonflait nos voiles,*
*Pourquoi me trompiez-vous, ô menteuses étoiles?*
*Flots de la mer, écueils, bancs de sable mouvant,*
*Pourquoi ne m'avez-vous enseveli vivant?*
*Je serais mort, du moins, sans la savoir parjure,*
*Je ne me dirais pas que pour une parure*
*Ma Thérèse a vendu son âme avec son corps!*

Thérèse.

*Écoute-moi!*

Jean-Marie, l'écartant de la main.

*Non, non, je souffre mille morts!*
*Adieu, je veux partir!*

Thérèse, allant se placer entre la porte et Jean-Marie.

*Ah! non pas sans m'entendre!*
*Reste!... Si du passé la voix lointaine et tendre*
*Parle encore à ton cœur comme elle parle au mien,*

*Ne sois point sans pitié!... Tu ne sais pas combien,*
*Avant d'en venir là, j'ai subi de tortures,*
*Ni comment j'ai souffert, ni de quelles blessures!...*
*Le malheur est tombé sur nous; mon père est mort,*
*Ma mère était malade, et la bise du nord*
*Annonçait un hiver rude à celui qui peine.*
*Moi, j'avais beau charger ma quenouille de laine*
*Et travailler pour deux, c'était du temps perdu;*
*Les dettes s'amassaient, nous avions tout vendu,*
*Et la huche était vide, et les gens de justice*
*Étaient près d'emmener la dernière génisse...*
*Ah! dans ces tristes jours, comme je t'appelais,*
*Jean-Marie, et combien de fervents chapelets*
*J'égrenais en ton nom aux marches des Calvaires!*
*Mais ton navire était si loin, et nos misères*
*Si lourdes!... Ayant su notre malheur, un soir,*
*Joël, de Loc-Ronan, fit halte pour nous voir.*
*Comme il avait connu mon père dès l'enfance,*
*Il crut pouvoir offrir son secours sans offense,*
*Et ma mère accepta... Chez nous il vint souvent;*
*Puis un jour que j'étais seule sous notre auvent,*
*Il prit ma main: « Ta mère au poids des ans chancelle,*
*Me dit-il, donne-moi ton cœur pour l'amour d'elle... »*
*Mais mon cœur était loin avec toi sur les flots,*
*Et je ne répondais que par de longs sanglots.*
*C'est alors qu'arriva le bruit de ton naufrage*
*Plus d'espoir!.. Et Joël chaque jour davantage*
*Me suppliait... Ma mère, elle, ne parlait pas;*

*Elle me regardait, et son regard, hélas!*
*Était une muette et navrante prière.*
*D'angoisse et de pitié mon âme tout entière*
*Fut prise... Et je dis oui, — mais j'en croyais mourir!*

Moment de silence. — Jean-Marie, assis près de la table, a la tête cachée dans ses mains.

Jean-Marie.

*Quels péchés avions-nous commis pour tant souffrir?...*
*Les saints du Paradis auraient dû nous défendre,*
*Nos cœurs étaient si purs et notre amour si tendre,*
*Lorsque autrefois, la main dans la main, vers le soir,*
*Nous causions accoudés au mur gris du lavoir!*

Thérèse, d'un air sombre.

*N'y pensons plus!*

Jean-Marie, après avoir hésité un moment.

*Au moins, lui... te rend-il heureuse?*
*Si ta vie est tranquille et ta maison joyeuse,*
*Ma croix sera moins lourde et moins rude à sentir.*

Thérèse, à part.

*Heureuse! Hélas! ayons la force de mentir...*

Haut.

*Joël est bon, ma vie est douce, et ma demeure*
*Est paisible...*

Jean-Marie.

*Un seul mot encore... Tout à l'heure,*
*Si j'ai pu te blesser par de cruels propos,*
*Excuse-moi! Je veux respecter ton repos;*
*Je veux que désormais mon désespoir se taise.*
*Je ne demande plus qu'une grâce, Thérèse;*
*Laisse-moi vivre auprès de toi... Qu'à l'horizon*
*Je puisse apercevoir le toit de ta maison,*
*Ou parfois, en passant, voir, à travers les branches*
*Des noisetiers, flotter ta coiffe aux ailes blanches,*
*Et je serai content...*

Thérèse.

*Oh! non, tu ne peux point*
*Rester... il faut partir!*

Jean-Marie.

*Je vivrais dans un coin,*
*A l'écart... Ignoré... Ma tendresse discrète*
*Se cacherait au fond de quelque maisonnette...*
*Tu ne me verrais pas!*

Thérèse.

*Non, non!*

JEAN-MARIE.

*Je fais serment:*
*Par la Vierge et les Saints d'agir loyalement...*
*D'être fort!.. Me crois-tu capable d'un blasphème?...*

Thérèse secoue la tête tristement.

*De quoi donc as-tu peur, dis?*

THÉRÈSE.

*J'ai peur de moi-même!*

JEAN-MARIE, s'élançant vers elle et lui prenant les mains.

*Ah! tu m'aimes toujours!.. Va, ne t'en défends pas;*
*Contre tes souvenirs en vain tu te débats,*
*Nos amours ne sont pas de celles qu'on oublie,*
*Et rien n'a pu briser la chaîne qui nous lie. .*
*Tu m'aimes!...*

THÉRÈSE, vaincue par l'émotion.

*Jean-Marie!*

JEAN-MARIE.

*Ainsi qu'un mauvais sort*
*On a pu te jeter le faux bruit de ma mort,*

*Et comme on fait parler un dormeur dans la fièvre,*
*Arracher un mensonge odieux à ta lèvre;*
*On a livré ta main, on a surpris ta foi,*
*Mais non changé ton cœur, car ton cœur est à moi!*

Thérèse.

*Je n'ai plus qu'un seul maître, et c'est Joël...*

Jean-Marie.

*Écoute:*
*Le trois-mâts hollandais qui m'a pris sur sa route*
*Repart cette nuit même... Il est plein d'émigrants,*
*Pauvres gens comme nous, cœurs brisés et souffrants,*
*Qui vont au loin chercher une terre meilleure...*
*Viens... La ferme est déserte, et le soir tout à l'heure*
*De son obscurité va couvrir le chemin...*
*Tu m'aimes... Hâtons-nous et donne-moi ta main!*

Thérèse, se reculant.

*Que veux-tu donc?*

Jean-Marie.

*Je veux que nous fuyions ensemble*

Thérèse.

*Laisse-moi!... Non!*

A part.

*Ma force est usée, et je tremble*
*De faiblir, ô mon Dieu!*

Jean-Marie.

*Qui peut te retenir*
*Ici?... Quelle espérance as-tu? Quel avenir?...*
*La solitude est dans ton logis, et sans cesse*
*Son ombre s'étendra, froide, sur ta jeunesse,*
*Tu n'entendras jamais d'enfants à ton foyer,*
*Jamais tu ne verras le printemps sans noyer*
*Tes yeux de pleurs amers, et, lasse d'une épreuve*
*D'où tu ne pourras plus sortir que morte ou veuve,*
*Tu traîneras ton joug plus dur de jour en jour,*
*Épouse sans famille et femme sans amour!*

Thérèse.

*Jean!... Oh! ne me dis pas ces choses, je t'en prie!*

Jean-Marie, lui saisissant la main.

*Viens!.. Nous irons chercher là-bas une patrie*
*Hospitalière et douce... Entre elle et le passé*
*Nous mettrons l'Océan immense... Viens!.. Je sai*
*Dans les mers du tropique une lointaine Antille*
*Qu'un printemps éternel réjouit, et qui brille*
*Sur les flots bleus ainsi qu'un nouveau Paradis.*
*Là, nous retrouverons les jours du temps jadis;*
*Nous vivrons oubliés dans un coin de cette île,*

*Cultivant de nos mains une terre fertile*
*Et n'ayant qu'un seul toit, qu'un seul cœur!.. Tu verras,*
*Le soir, de beaux enfants s'endormir dans tes bras,*
*Et notre amour sera profond et sans mesure*
*Comme la mer!*

Il l'entraîne vers le fond.

Thérèse, éperdue.

*Attends encor!.. Je t'en conjure!..*
*Grâce!... J'ai le vertige et ma tête se perd!*

Jean-Marie.

*Attendre! Le temps presse et le jour fuit... Que sert*
*D'attendre?... Hâtons-nous, si Joël tout à l'heure...*

Thérèse, s'arrêtant.

*Joël! Ah! tu vois bien qu'il faut que je demeure...*

Elle le repousse et se réfugie sur le devant de la scène.

*Va-t'en, je ne puis pas partir... Je ne veux pas!*

Elle fait quelques pas vers lui.

*Songe qu'il est brisé par l'âge... Qu'il est las...*
*Que je suis son soutien et sa seule espérance;*
*Qu'il a quitté pour moi jusqu'à sa terre... Pense*
*Qu'il fut notre sauveur; que, sur le grand chemin,*
*Ma mère et moi, sans lui serions mortes de faim;*
*Songe que j'ai juré, que son cœur se repose*

*En paix sur mon serment... Et maintenant suppose*
*Qu'il retrouve ce soir les murs de la maison*
*Pleins de son déshonneur et de ma trahison...*
*Il en mourrait!... Et moi, de ma faute accablée,*
*Sans cesse je verrais cette âme désolée*
*Passer entre nous deux!*

JEAN-MARIE, avec amertume.

*Et tu croyais m'aimer!*

THÉRÈSE.

*L'amour que j'ai pour toi, rien n'a pu l'entamer,*
*Ni mes maux, ni le bruit de ta mort; — mais l'angoisse,*
*Mais la honte emportée en quittant ma paroisse,*
*Et le remords sur moi se levant nuit et jour,*
*Tout cela me tuerait et tuerait notre amour.*
*Je me mépriserais, et ma fierté blessée*
*T'en voudrait à la fin de l'avoir abaissée,*
*Et je te haïrais peut-être!.. Ah! quittons-nous*
*Plutôt, mon bien-aimé!...*

Elle s'agenouille.

*Je t'en prie à genoux!*
*Dans le fond de mon cœur, loin de toute souillure,*
*Laisse-moi conserver ma tendresse aussi pure*
*Qu'au temps où tous les deux, à l'Angelus du soir,*
*Nous disions nos avé dans les champs de blé noir.*

*Pars... Nous n'étions pas faits pour ce bonheur, sans doute,*
*De suivre, en nous tenant la main, la même route;*
*Mais nous nous rejoindrons... Pars, pour qu'en liberté*
*Je puisse ailleurs t'aimer toute une éternité.*

Jean-Marie, la relevant.

*Adieu donc!*

Thérèse.

*Je voudrais te demander encore*
*Un dernier sacrifice... Au pays, on ignore*
*Ton retour et tu n'as vu personne en chemin?*

Jean-Marie.

*Personne.*

Thérèse.

*Et ce trois-mâts hollandais part demain?*

Jean-Marie fait un signe affirmatif.

*Eh bien, rembarque-toi sitôt la nuit venue,*
*Que ta visite reste à jamais inconnue,*
*Et que tous te croient mort puisque tu l'es pour moi.*

Jean-Marie.

*Je partirai ce soir.*

Thérèse.

*Que Dieu veille sur toi;*

*Qu'il te donne une heureuse et prompte traversée...*
*Sur la mer avec toi s'en ira ma pensée.*

Elle s'appuie contre la table. — Silence

JEAN-MARIE, déjà près de la porte.

*Thérèse!...*

Mouvement de Thérèse.

*Laisse-moi sur tes lèvres poser,*
*Avant que de partir, un suprême baiser...*
*La route de l'exil est douloureuse à suivre,*
*Qu'au moins ce souvenir du passé m'aide à vivre.*

THÉRÈSE, d'une voix faible d'abord, puis plus ferme.

*Non... Non!*

JEAN-MARIE.

*Alors... adieu pour la dernière fois.*

Il s'éloigne lentement par le fond, puis disparaît.— Thérèse reste immobile et appuyée à la table.

## SCÈNE CINQUIÈME.

*THÉRÈSE, puis JOEL.*

Au bout de quelques instants, Joël entre par la gauche et fait un geste de surprise.

Joël.

*Seule?*

Thérèse, tressaillant.

*Oui.*

Joël.

*Je croyais entendre un bruit de voix.*

Thérèse.

*C'était un voyageur qui demandait sa route...*
*Un marin... Son étape avait été sans doute*
*Bien longue... Il était las...*

Joël.

*Et tu l'as fait asseoir?*

Thérèse.

*Oui.*

Joël.

*Ce qu'il te contait paraissait t'émouvoir,*
*Car vous parliez très haut...*

Thérèse, après un moment de silence.

*Il était de passage*
*A bord du* Roi-Gralon, *au moment du naufrage,*
*Et je l'interrogeais sur les marins perdus...*
*Sur Jean-Marie...*

Joël, s'approchant.

*Eh bien ?*

Thérèse.

*Il ne reviendra plus.*

Elle se rassied. — Joël lui prend les mains. — Le rideau tombe.



ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. — 4. - 2068